

Je lui offre de partager mon viatique, un peu de pain et de fromage.

— Mangez, moi, je n'ai besoin de rien.

Le jour s'est levé. L'heure fatale approche. La même sérénité d'âme ne le quitte pas.

On entend des bruits de pas chaussés : ce n'est plus le froissement du sol sous les pieds nus des gardiens.

Le commissaire, le docteur, le secrétaire sont arrivés. Je vais à leur rencontre.

— Est-il prêt ? appelez-le, me dit l'officier.

Et nous sommes ensemble dans le cachot, je précède le commissaire, voulant lui éviter ainsi qu'au condamné une démarche pénible.

— Viens, dis-je, sors.

Il se lève aussitôt et d'un pas alerte se présente aux derniers apprêts.

A l'aide d'une clé on dégage les mains et les pieds de leurs entraves, et on lui lie fortement les bras le long du corps.

Une impression douloureuse passe sur son visage. Je commence le Notre Père, sa voix mâle le continue jusqu'à la fin.

Le sinistre cortège se met en marche. Je me tiens à sa droite il est entouré de soldats.

Nous prions tout haut.

Il franchit d'un pas ferme les quarante mètres qui nous séparent de la tour de pendaison, il gravit de même l'escalier qui conduit à la chambre supérieure.

La seconde toilette a lieu sur le plancher à bascule d'où il va tomber mort dans quelques instants.

Un tremblement nerveux l'agite. Il répète exactement les invocations que je lui suggère.

Le nœuf coulant qui descend de la poulie, est placé sous sa gorge.

Je lui présente l'image du crucifix et lui dis : Regarde Jésus crucifié.

A cet instant le secrétaire lui place sur les yeux le voile.

— On me bande les yeux me répond-il.

Je lui fais renouveler l'acte d'amour à Dieu.

Le levier est soulevé par le commissaire ; le corps tombe lourdement dans le vide, rebondit, se balance quelque temps, puis c'est l'immobilité et la mort. Son âme paraissait devant Dieu.

Je descendis à la chambre souterraine où m'avaient précédé les autorités. Le docteur constata le décès et s'étonna de la tranquillité

de ses traits. Sa figure conservait dans la mort ce calme souriant qui ne l'avait pas quitté.

En sortant, je rencontrai un groupe de "policemen". On commentait l'événement. Tous s'accordaient à louer son courage et son calme ; et l'un d'eux — nos soldats ne sont pas des fervents — me dit avec un accent de sincérité qui impressionna tout le groupe :

— A l'heure de la mort on croit en Dieu, et l'on reconnaît que la religion catholique est la vérité.

F. N., M.S.C.

[*Annales de N.-D. du S.-C.*]

QU'IL LE SACHE !

Dans une interview accordée par von Kluck, à un journaliste français, le vaincu de la Marne a rendu ce touchant témoignage au vainqueur du Grand-Couronné :

Bien des ouvrages seront écrits sur la bataille de la Marne, avant que l'on en ait complètement déchiffré l'énigme. Foch s'y est montré admirable. Mais l'adversaire français vers lequel sont allées instinctivement nos sympathies à cause de son grand talent militaire et de sa chevalerie, c'est le général de Castelnau, et je désirerais qu'il le sache.

DIFFÉRENTES MANIÈRES DE PARLER D'APRÈS LES PROFESSIONS

Un bonnetier parle bas.

Un marinier parle haut (eau).

Un paysan parle bien (biens).

Un fabricant d'articles de voyage parle mal (malles).

Un charcutier parle gras.

Un bijoutier parle d'or.

Un notaire par clair (clerc).

Un aviateur par en l'air.

Un choriste parle à cœur ouvert (choeur ouvert).